

PASSION TARDIVE

François sentit son cœur battre comme à un premier rendez-vous. Saurait-il reconnaître Ophélie Trudot ? Il se souvenait vaguement d'une étudiante assidue des cours de l'Alliance française, mince, grande, le teint clair, avec des cheveux bouclés qui lui tombaient sur les épaules. Une toute jeune fille, sérieuse et décidée, qui venait d'avoir son probatoire et qui souhaitait poursuivre des études d'agronomie à l'étranger. Elle hésitait entre l'Angleterre et la France. C'est la raison pour laquelle elle perfectionnait son français dans le petit institut de Roseau que dirigeait alors François, et qui se trouvait à la sortie de la ville, non loin du parc zoologique. Mademoiselle Trudot était une nièce de Peter Trudot, le directeur des affaires scolaires de la Dominique, avec lequel François avait sympathisé et partageait de temps à autre une bière au bar de l'Hôtel « Fort Young ». Aussi François avait-il accueilli la jeune fille chaleureusement et, pour bien marquer la considération qu'il portait au directeur des affaires scolaires du pays, et il l'avait recommandée à Madame Elodas, une Française mariée à un Dominicain qui enseignait à l'Alliance française depuis plus de dix ans. François devait reconnaître qu'il n'avait pas eu l'occasion de rencontrer souvent Mademoiselle Trudot, et de s'enquérir de ses progrès en français. Le décès brutal de sa mère l'avait contraint à abrégier son séjour à la Dominique pour s'occuper de son père, et à accepter un poste en France, dans un triste lycée de la région parisienne. Le cœur serré, il avait donc dû quitter précipitamment sa petite maison fleurie à la sortie de Roseau - sur la route de Laudat - et prendre congé du modeste personnel de l'Institut qu'il avait pris en affection. Ils avaient bu avec Peter une dernière bière sur le wharf, avant que la navette pompeusement appelée « La Princesse des Îles » le conduisît – lui et ses deux cantines – à Fort-de-France, où il avait pris définitivement l'avion pour Paris.

Les choses étaient allées ensuite très vite : il avait rencontré Marielle, enseignante de lettres comme lui, ils s'étaient mariés, et puis Emmanuelle était arrivée, blonde comme les blés, avec des yeux bleus qui fixaient toujours le lointain, et un silence énigmatique dont elle se sortait jamais. Emmanuelle a désormais six ans ; elle ne sait pas parler ; il faut l'habiller et la faire manger. Pourtant les médecins disent qu'elle n'a aucun handicap physique, qu'elle est simplement enfermée dans son monde intérieur. Peut-être trouvera-t-elle un jour le chemin des mots et des gestes simples ? Marielle et François s'y emploient. Grâce à une donation des parents de Marielle, ils ont pu faire l'acquisition d'un petit pavillon non loin de la gare de Ville d'Avray. Ils y mènent une vie rangée, recevant de temps en temps les parents ou la soeur de Marielle et - tous les dimanches - le père de François. Ils partent deux semaines au ski en hiver, et ils passent l'été dans la maison familiale de Marielle en Bretagne. Et une fois par an – en général à Pâques – ses beaux-parents prennent Emmanuelle pour leur

laisser le loisir de faire un voyage en amoureux : Venise, Florence, Madrid, Prague, Istanbul...

Le seul événement marquant de la carrière de François avait été sa promotion comme inspecteur d'académie, à un âge où d'aucuns passent encore les concours de recrutement de l'éducation nationale. Son expérience de volontaire du service national en Afrique, puis d'attaché culturel à la Dominique avait sans aucun doute plaidé en sa faveur. Après une pesante et inutile formation de quelques mois, il avait été nommé adjoint au directeur des services départementaux de l'Éducation nationale des Hauts-de-Seine. Son bureau se trouvait au vingt-deuxième étage de la préfecture de Nanterre, un tour construite à la place de ce qui fut le plus grand bidonville d'Europe, non loin du quartier d'affaires de la Défense. Il avait une vue imprenable sur un paysage hérissé de pyramides et de barres curieusement colorées, et d'immeubles de bureaux en verre qui scintillent sous le pâle soleil d'hiver. En tournant la tête vers la droite, il apercevait la colline du Mont-Valérien – le plus haut sommet de la région parisienne –, et un peu plus loin la silhouette de la Tour Eiffel. Son travail n'avait rien de passionnant : des commissions paritaires sur des mesures de carte scolaire et de suppression de poste, des réponses à rédiger pour des parents d'élèves furieux de l'affectation de leur enfant, des contentieux administratifs avec le personnel ou des conseils de discipline. Le soir, après une journée de travail perdue en réunions interminables et en paperasserie sans intérêt, François éprouvait un sentiment d'accablement : c'est la vie qui s'échappait ainsi, de façon inexorable, comme le filet d'air d'un pneu mal réparé. Il aimait Marielle, il tenait à Emmanuelle autant qu'à la prunelle de ses yeux, il était content de voir son père régulièrement et de soulager un peu sa solitude. Ses beaux-parents le vénéraient, son chef l'appréciait, et il saisissait parfois une lueur gourmande dans le regard que lui portaient les secrétaires de l'inspection académique. Il pouvait passer pour un homme encore jeune et comblé, promis à un avenir brillant. Pourtant quelque chose l'empêchait de jouir totalement de cette félicité, sans que l'état d'Emmanuelle y soit pour quelque chose. Il se sentait prisonnier d'un écheveau de contraintes qui l'empêchait d'être totalement lui-même. Quelle était d'ailleurs sa véritable personnalité ? Ne se contentait-il pas simplement de se conformer à l'image que les autres lui renvoyaient ? Bon époux, père de famille remarquable, président d'une association de parents autistes, fonctionnaire consciencieux et efficace. Á vingt ans, il pensait que la vie serait autre chose. Il aurait pu embrasser une carrière diplomatique, passer de poste en poste, gravir les échelons de l'administration des affaires étrangères et finir - pourquoi pas ? - conseiller culturel dans une grande ambassade. Il n'a pas choisi cette voie-là. Et quelque chose lui disait que le décès de sa mère, son statut de fils unique et ses responsabilités de père de famille n'étaient pas les seules raisons au conformisme de sa vie actuelle.

Ce coup de téléphone de Mademoiselle Trudot fut pour lui comme une délicieuse surprise, une pause salutaire dans le travail fastidieux qu'il venait d'entreprendre. Des images simples et fortes envahirent alors son esprit : sa maison sur les hauteurs de Roseau, le jardin où il avait planté au début de son séjour une pousse de bananier qui donna en quelques mois de magnifiques régimes, le massif d'alpinias qui ornait son entrée et qu'il ne se lassait pas de photographier. De sa terrasse, il entendait les cris des enfants du voisinage qui se querellaient autour d'un ballon, ou bien les apostrophes des ouvriers d'un chantier proche. François se revit arpentant dans les trois rues commerçantes du centre-ville, au milieu des étals de fruits et légumes, des marchandes de poulet grillé et des magasins tenus par des Hindous, où l'on vendait pêle-mêle des bassines en plastique et des ventilateurs « Made in China », des cotonnades de l'Île Maurice et des cendriers ornés du drapeau de la Dominique. Ou encore se faufilant parmi les taxis brinquebalants, les cars poussifs et les nids de poule avec la voiture de l'Institut de retour d'une réunion sans formalisme au consulat.

Roseau était une ville de contrastes, les maisons coloniales en pierre de lave et aux balustrades ouvragées côtoyant des baraques en bois et en tôle, les façades rutilantes des banques « off-shore » des services municipaux délabrés, les adeptes du rastafarisme des collégiens et collégiennes en uniforme. Un supermarché, quelques « fast food », des boutiques de souvenir et des centres d'appel téléphonique pour le monde entier donnaient au quartier du port un côté plus « international ». Roseau constituait en effet une étape appréciée des paquebots de croisière. Ces derniers accostaient au wharf au petit matin et déchargeaient leurs flots de touristes qui s'égaillaient comme des poules dans les rues avoisinantes ou prenaient d'assaut la noria de bus japonais qui les conduisaient jusqu'aux chutes de Trafalgar ou dans le parc naturel d'« Emerald pool ». Mais, à la tombée de la nuit, tout ce petit monde regagnait l'embarcadère et l'on voyait les paquebots illuminés s'éloigner vers le sud, comme d'improbables sapins de Noël enguirlandés. La ville africaine des descendants d'esclaves marrons reprenait alors le dessus : la bière tiède se buvait sur le pas des portes, les poules circulaient au milieu des monceaux d'immondices que personne ne se préoccupait de ramasser, des artisans s'activaient autour de produits de récupération. Sous leurs mains habiles, des pneus usagés devenaient des sandalettes fort seyantes, des portières de voiture enfoncées reprenaient forme, des marmites ou des casseroles trouées retrouvaient leur éclat perdu. Le fleuve Roseau – mince filet d'eau au milieu d'un lit de cailloux qui se transformait parfois en torrent apocalyptique – marquait une nouvelle rupture dans la configuration de la ville. Au-delà d'un pont en fer embouteillé à toute heure du jour ou de la nuit s'étendaient quelques quartiers résidentiels, peuplés de fonctionnaires et d'employés de banque qui déambulaient le long des rues ombragées en chemise blanche et en pantalon à pince, un mince porte-document sous le bras. Entre les églises presbytériennes et les collèges, les terrains de sport

et les salles paroissiales, la vie y était réglée comme dans une banlieue londonienne : le travail la semaine et le repos le dimanche, le match de cricket le samedi après-midi et le culte le lendemain. C'était dans un de ces quartiers qu'habitait son ami Peter, une maison à peine plus cossue que les autres, juste rehaussée d'un étage, avec une terrasse protégée par un auvent en tôle. De là, on pouvait contempler la chaîne de volcans qui enserrait la ville, et le Morne Trois Pitons dont le sommet disparaissait sous les nuages. Combien d'heures François n'avait-il pas passé sur cette terrasse en compagnie de Peter, à refaire le monde, à discuter politique et littérature, à siroter des petits punchs en savourant les acras de Madame Trudot ? C'était chez Peter qu'il avait goûté son premier plat de « mountain chickens » – en réalité d'énormes cuisses de grenouilles dont les Dominiquais raffolaient, bien que la chasse en fût interdite – sous le regard ironique de la famille. Il avait aimé, il en avait repris, et il fut définitivement adopté !

Comme tous les ans, François avait envoyé une petite carte de vœux à Peter, où il mentionnait sa nouvelle affectation. Pourquoi Mademoiselle Trudot l'a-t-elle appelé à son bureau plutôt qu'à son domicile, dont Peter connaît pourtant les coordonnées ? François l'ignorait. Mademoiselle Trudot avait parlé simplement d'une bouteille de rhum qu'elle était chargée de lui remettre. Elle restait quelques jours seulement à Paris, après un passage à Londres, et François lui avait donné rendez-vous pour le lendemain devant la Gare Saint-Lazare.

Il avait laissé une toute jeune fille, une lycéenne encore au seuil de l'enfance, avec sa jupe à carreaux et son chemisier blanc, un cartable trop grand qu'elle avait sans doute hérité d'un frère plus âgé et des cheveux sagement enserrés dans un chignon. Il eut peine à reconnaître cette jeune femme épanouie et élégante, à la taille élancée et à la longue chevelure frisée qui l'attendait au coin de la rue Saint-Lazare et la rue du Havre, se protégeant des courants d'air en relevant le col de son manteau. Elle lui tend une main franche, qu'il serra précautionneusement. Un peu embarrassé, un peu gauche, il lui demanda si elle n'a rien contre les restaurants thaïlandais. Elle sourit, disant qu'en matière de cuisine asiatique, elle ne connaissait que la cuisine chinoise, mais qu'elle voulait bien essayer. Ils remontèrent dans le froid la rue de Londres, au milieu des volutes des gaz d'échappement et des klaxons de voitures immobilisées. Mon Dieu, qu'elle était belle ! Il lui semble que l'on se retournait à leur passage. Il en éprouvait à la fois une certaine fierté et un peu de gêne. Quelle différence d'âge pouvaient-ils avoir ? Dix ans au maximum ? Donnait-il l'image d'un de ces prédateurs du Tiers-monde qui revenaient de leurs séjours exotiques avec de jeunes filles ramassées dans les quartiers pauvres de Tananarive ou Bangkok ? Assurément non : Mademoiselle Trudot marchait dans la rue avec l'assurance d'une Parisienne, jetant autour d'elle un regard franc et sans complexe. Peut-être pouvait-on la prendre pour quelque mannequin de passage pour une collection

d'été d'un grand couturier, ou pour une étudiante américaine qui finissait en France un « master » de gestion d'entreprise ? Mais quel rôle tenait-il alors à ses côtés ? Trop vieux pour jouer d'un « golden boy » flamboyant, il paraissait en revanche trop jeune pour un riche homme d'affaires qui entretenait une maîtresse, et trop classique pour un artiste de cinéma ou de music-hall.

Un serveur obséquieux comme dans les films d'espionnage des années soixante les installèrent dans une table retirée, non loin d'un aquarium où se débattaient quelques poissons-clowns à la livrée orange et blanche, et un magnifique poisson-ange d'un bleu écarlate. Des bulles s'échappaient d'une amphore factice, et une fougère en plastique s'agitait mollement dans le courant. François ne put s'empêcher de penser à ses plongées au sud de Roseau, au pied de « Scotts Head ». Un des plus beaux « spots » du monde : des falaises qui tombaient à pic dans la mer, des langoustes grosses comme le bras qui se nichaient dans les anfractuosités des rochers, des bancs d'alevins qui fuyaient en masse compacte à l'approche des nageurs, surveillés par des barracudas prédateurs... Pourquoi avait-il quitté son poste d'attaché culturel pour cette pâle carrière en région parisienne ? Sa maison de Roseau pour un pavillon de banlieue ? Ses virées en mer ou ses marches sur les sommets sulfureux de l'île pour de fastidieuses inaugurations de collèges ? Il se posait ces questions dix fois par jour, et aucune des réponses qu'il y apportait ne le satisfaisait entièrement. Ses obligations filiales n'étaient qu'un prétexte, il le savait bien. Son père ne lui demandait rien : il avait ses habitudes, ses recherches historiques à la Bibliothèque nationale, et l'organisation du colloque annuel de son association, qui lui demandait chaque fois un peu plus de temps et d'énergie. François s'était créé ses propres contraintes, comme tout à coup pris d'un sentiment de vertige face à la liberté qui s'était offerte à lui. Le regrettait-il vraiment, d'ailleurs ? N'y avait-il pas chez lui un désir inavoué de conformisme, qui s'était pleinement révélé après le décès de sa mère ? N'était-ce pas en réalité la vie qu'il avait toujours désirée ? La Dominique – comme son séjour en Afrique – n'avait été qu'une parenthèse. Malgré ses promesses, François n'était jamais retourné à Roseau, ni d'ailleurs en Afrique. Comme s'il cherchait à enfouir au plus profond de lui-même les émotions ressenties lors de ces séjours, comme s'il avait voulu noyer dans un tissu d'habitudes et une vie rangée les désirs inavoués d'espace et de transgression qui parfois le submergeaient ? Des paysages luxuriants, des corps caressés et des visages aimés peuplaient parfois ses rêves, mais il s'empressait de chasser ces images corruptrices au petit matin.

Dans la lumière filtrée de ce faux restaurant thaïlandais tenu par des chinois de Hong-Kong, François regardait mademoiselle Trudot qui étudiait méticuleusement la carte. Quelle mauvaise plaisanterie lui jouait son ami Peter, plus de dix ans après, en lui envoyant la plus belle ambassadrice de la Dominique que l'on puisse imaginer ? Cherchait-il à lui rappeler ses années sous

les tropiques, et la passion qui avait nourri ses vingt ans ? À lui rendre plus douloureux encore son abandon ? Espérait-il contre toute évidence que François revînt sur le choix qu'il avait fait en retournant définitivement en France ? À moins que Trudot ait eu un service à lui demander, au nom de l'amitié qui les a liés pendant ces quelques mois à Roseau... François n'allait pas tarder à le savoir !

Le serveur interrompit ses réflexions pour prendre la commande. Mademoiselle Trudot était végétarienne, ne faisant d'exception que pour le poisson. Elle prit des beignets de crevettes en entrée, du riz accompagné de champignons noirs et de pousses de bambou en plat principal. Il devinait qu'elle devait manger petitement, du bout des lèvres Pas étonnant qu'elle fût si mince ! François l'interrogeait sur son métier et la raison de son voyage en France. Ophélia avait fait son chemin, depuis ses cours de français à l'institut culturel. Des études de biologie dans la Barbade, et un diplôme d'ingénieur agronome obtenu en Jamaïque. Elle travaillait désormais pour une filiale d'une multinationale américaine, dans une usine située entre Roseau et Portsmouth. Celle-ci fabriquait de l'huile de coprah à partir de noix de coco, qui servait ensuite à faire des savonnettes et du gel de douche. Ophélia aimait cela, le bruit des machines, l'odeur des graisses végétales, l'ambiance des ateliers qui tournaient seize heures par jour. En bout de chaîne, c'était elle qui analysait la pâte visqueuse avant que cette dernière soit conditionnée en bidons de deux cents litres et embarquée vers l'Angleterre ou les États-Unis. Et selon les résultats obtenus, ses instructions remontaient d'un poste de travail à l'autre, sur des petites fiches cartonnées : plus d'eau, plus de température, plus de matière première ou de colorant. On sentait que la jeune femme apprécie ce pouvoir qui lui était donné sur les hommes en bleu de travail et les machines !

Elle professait par ailleurs une passion pour les produits naturels, la nourriture biologique et les plantes médicinales, sans qu'elle y vît une contradiction avec le métier qu'elle exerçait dans la plus importante industrie de l'île. Elle continuait à vivre sur le terrain de sa famille, dans une petite maison qu'elle s'était faite construire au milieu d'un verger. Elle y menait une vie indépendante mais semblait-il austère et rangée : ses plantations, son atelier de parfumerie, sa cuisine où elle préparait des décoctions sensées remédier à tous les maux de son organisme. Elle s'enorgueillait de ne jamais voir un médecin. Et pour la plupart des maux qui l'assaillaient parfois, de connaître l'herbe ou le fruit qui pouvaient la soulager. Elle était pourtant venue à Paris pour se faire soigner. Une langueur qui résiste à tous ses remèdes.

– Je me sens fatiguée, avec de mauvais influx...

François ne peut s'empêcher de sourire.

– Ne vous moquez pas ! C’est très sérieux. Je suis allé voir un de vos meilleurs spécialistes, un iridologue...

Au sourire ironique de François succéda l’interrogation.

– Il soigne en vous regardant l’iris des yeux. Il est capable de voir au fond de vous ce qui ne va pas, et de vous le soigner par simple imposition des mains... Il a son cabinet près de la Gare d’Austerlitz et il est célèbre dans le monde entier !

– Et vous a-t-il fait du bien ?

– Tout à fait... Les gens s’imaginent que ce sont des sornettes pour des vieilles femmes crédules ou des paysans arriérés. Pas du tout ! J’ai fait des études scientifiques, mais je sais qu’il y a des choses que la médecine moderne ne sait pas soigner et encore moins expliquer. Les indiens Caraïbes aussi ont des remèdes très puissants, qui peuvent vous soulager d’un nombre incalculable de maux. Mais l’histoire les a rendus trop méfiants, ils les gardent pour eux...

– Et comment se porte notre ami Peter ? s’enquit François.

– Physiquement bien, pour un homme qui boit et fume autant ! Moralement moins bien. Ses dernières années au ministère ont été très difficiles : il était en conflit permanent avec son ministre, et mis à l’écart de toutes les décisions importantes. De guerre lasse, il vient de prendre sa retraite, mais cela ne va pas mieux. Il est aigri et se sent désormais inutile. Il tourne en rond dans la maison, un rien l’agace, ma tante n’en peut plus ! Heureusement il envisage de créer une association pour la promotion de l’éducation et de la culture dans la Caraïbe. Son but est d’aider à la mise en place d’un enseignement qui réconcilierait les valeurs créoles et la modernité. Qui contribuerait à former des responsables non seulement soucieux de développement économique, mais aussi de préservation de l’environnement et de nos spécificités. Ce que vous appelez en français « le développement durable ». Il voudrait que vous soyez le porte-parole de ce projet auprès des autorités françaises. Éventuellement que vous lui trouviez quelques financements...

– C’était une idée qui lui tenait déjà à cœur quand j’habitais Roseau. Malheureusement Peter surestime mes capacités d’intervention ! Il y a trop longtemps que j’ai quitté ce monde de la coopération pour lui être bien utile...

Ophélie lui lança un regard de reproche, qui aurait fait fondre le plus insensible des hommes.

– Je suis sûr que vous pouvez l'aider. D'ailleurs, il m'a donné un petit dossier pour vous.

Elle tira de son grand sac une fine chemise cartonnée retenue par deux élastiques.

– C'est en anglais. Mais je sais que vous pourrez le traduire et le mettre en forme. Présenté à quelques personnes influentes, il peut aider à débloquer des fonds de l'Ambassade de France à Roseau, ou d'agences internationales. Il faudrait aussi que vous reveniez à la Dominique pour en parler avec lui. Vous n'auriez que le voyage à payer, vous seriez l'invité de notre famille...

François eut un petit geste de dénégation.

– Si, si ! insista Ophélie. Cela nous honorerait tellement de recevoir l'auteur de « l'initiation de Napoléon Banga » !

François ne put alors réprimer sa surprise. Ophélie était-elle sérieuse, ou se moquait-elle de lui ?

– Vous avez lu « l'initiation de Napoléon Banga » ?

– Bien entendu, mon oncle me l'a prêté. Je l'ai lu en deux nuits... Passionnée et fiévreuse. Vous savez, nous les Antillais, nous avons tous du sang africain dans les veines. L'Afrique est pour nous un mythe, le mythe de nos racines, de notre condition originelle, de notre vraie culture. Regardez les rastas, si nombreux à la Dominique. Ils rêvent tous du grand retour en Afrique, ils vénèrent l'empereur défunt d'Éthiopie, ils essayent de recréer le monde d'avant la déportation et l'esclavage. Alors, lorsque j'ai eu fini votre ouvrage, j'ai été bouleversée. Sans jugements, sans préjugés, vous parlez de la terre de nos ancêtres, vous décrivez nos coutumes, vous retracez notre vision du Monde. Un Africain s'agacerait peut-être de votre entreprise. « De quoi se mêle-t-il ? » pourrait-il se dire. Mais pour un Antillais qui n'a qu'une vision mythique de l'Afrique, tout cela est passionnant. Peter voulait d'ailleurs faire traduire « l'initiation de Napoléon Banga » et le mettre au programme des collèges de la Dominique. Ses conflits avec son dernier ministre de l'éducation ne lui en ont pas laissé le loisir.

François resta songeur. En France, son ouvrage était sorti dans la plus totale indifférence, et il ne pensait pas qu'il ait pu provoquer un tel enthousiasme chez ses amis dominiquais. Son père, seul, semblait avoir apprécié ce travail à mi-chemin entre le roman initiatique et la monographie ethnologique, et l'avait engagé à poursuivre son activité littéraire. Mais François ne savait pas ce qui – dans les encouragements de ce dernier – relevait de l'amour paternel ou du regard lucide de l'ancien professeur d'université. Sa belle famille considérait plutôt qu'il s'agissait d'une passion de jeunesse, une sorte de maladie contractée dans les colonies dont il se guérirait peu à peu. Et il se gardait bien d'en faire état dans son entourage professionnel. Il fut donc tout surpris de savoir que « l'initiation de Napoléon Banga » a failli figurer dans les programmes officiels d'un ancien pays du Commonwealth !

– Vous n'écrivez plus ? lui demanda alors Ophélie, consciente du trouble qu'elle provoquait chez lui.

– Non...

Il reprit d'une voie hésitante.

– Non, plus du tout. Sinon des rapports et des notes administratives !

– C'est dommage ! J'aimerais tant pouvoir écrire... J'ai plein d'histoires dans ma tête, celles que me racontait ma grand-mère quand j'étais petite, ou celles que se transmettent les descendants d'esclaves marrons dans les villages de la côte Caraïbe. Il y a par exemple celle du nègre Jacco, qui vécut plus de quarante ans dans la forêt, ne sortant de son repaire que la nuit pour chaparder du magnoc et des fruits dans les plantations. Sa tête était mise à prix, on faisait des battues régulières pour lui mettre la main dessus, on avait le droit de l'abattre sans sommation si on l'apercevait. Et il est mort de vieillesse ! Cela ferait un magnifique roman... Malheureusement, devant une feuille blanche, je me sens incapable d'aligner trois mots. Je n'ai pas la patience d'écrire. Et quand je me relis, tout cela me semble d'une platitude absolue... Vous ne devriez pas laisser votre talent inexploité !

– C'est gentil de me dire cela ! Mais je ne suis pas sûr d'avoir le talent que me prête mon ami Peter. Je crains d'être l'homme d'un seul livre ; il y a de nombreux auteurs comme cela. Un sujet les a inspirés, ils ont connu un état de grâce littéraire toute relative, et puis ils se sont tus. Ma vie à Ville d'Avray est sans doute trop terne pour m'inspirer de nouvelles pages... Et je ne tiens pas à ajouter une œuvre insipide de plus à la production française !

– Alors revenez nous voir à la Dominique ! Je suis sûr que vous y retrouverez l’inspiration...

François sourit tristement.

– Vous pensez que les choses sont si simples !

Le beau visage d’Ophélia se durcit, et ses veines se gonflèrent à la base du cou. On la sent prise d’une colère qu’elle peine à contenir.

– C’est vous qui rendez les choses compliquées ! Mon oncle Peter a vraiment raison....

François la regarda avec étonnement.

– Il considère que vous l’avez un peu trahi, poursuit la jeune femme, sans manifester la moindre commisération à l’égard de François. Et que vous avez trahi l’espoir de vos vingt ans ! Il espérait tant de cette amitié... Plus en tout cas qu’une carte de vœux chaque année ! Vous deviez revenir, vous deviez faire de grandes choses ensemble. Il vous a attendu...

François soutint le regard d’Ophélia. Pourtant son cœur se serra. Dans la confusion de ses pensées, il oscilla entre la colère et l’abattement, le sentiment d’injustice et la lucidité. Fallait-il révéler l’état dans lequel se trouvait Emmanuelle ? François ne l’avait jamais évoqué dans ses courriers à Peter. Et il ne le ferait pas plus face à Ophélia. Car il savait qu’Emmanuelle n’était qu’un prétexte commode pour se dédouaner ! Les événements ne pouvaient pas se dérouler autrement. Quelle naïveté de la part de Peter de penser que leur amitié aurait pu survivre à la distance et au temps qui passait, à la différence des cultures et des modes de penser ! François était revenu dans sa banlieue parisienne, il s’était fondu dans la multitude, il s’était assoupi dans un tissu d’habitudes et de petits bonheurs. Il n’avait pas eu la force de briser les amarres, de repartir vers d’autres horizons, d’abandonner son confort matériel et intellectuel pour les incertitudes d’un monde nouveau. Peter avait-il le droit de le lui reprocher ? À l’évidence, le caractère superficiel de leur amitié était inscrit dès la première minute de leur rencontre, quand Peter l’avait reçu dans son bureau, au dernier étage du modeste bâtiment qu’occupait le ministère de l’éducation à Roseau. Ils avaient sympathisé, échangé sur l’universalité de la culture, échafaudé des projets de coopération communs. François avait apprécié plusieurs auteurs africains anglophones que vénérât Peter. Peter connaissait bien la plupart des auteurs martiniquais et guadeloupéens, qu’il lisait aussi bien en français qu’en créole : Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et Ernest Pépin.... Cet échange avait suffi à forger une estime

réci-proque et une amitié durable, pas à inverser le cours de leurs destins personnels. Bien sûr, François était conscient qu'il avait déçu Peter : c'était une blessure qu'il portait au plus profond de lui, une douleur lancinante qui régulièrement le tançait. Mais la mauvaise conscience ne changeait rien à l'affaire. C'est tout cela qu'il aurait aimé expliquer à Ophélie. Mais une jeune femme de vingt-huit ans pouvait-elle comprendre ? C'était l'âge où l'on regardait avec commisération ceux qui avaient failli à leurs idéaux de jeunesse et s'étaient englués dans la routine et le conformisme, persuadés que l'on était de pouvoir d'échapper à ce triste déterminisme. C'était l'âge où tous les espoirs étaient permis, où la vie pouvait basculer dans un sens ou dans un autre, où l'on pouvait encore rêver d'emprunter des voies différentes de ses aînés. « Bien peu nombreux sont cependant ceux qui prennent ces chemins de traverse ! » se dit François. Et cette pensée secrètement perfide lui mit un peu de baume au cœur !

Ophélie ne lâchait pourtant pas prise facilement, usant de tous les registres de son répertoire.

– Je vous prie ! lança-t-elle en minaudant. Pour Peter, il faut que vous reveniez... Et si vous ne voulez pas le faire pour lui, faites-le pour vous ! On sent que vous êtes malheureux, que vous aspirez à quelque chose de différent. On ne peut pas avoir écrit « l'initiation de Napoléon Banga » et s'encroûter dans un bureau au vingt-deuxième étage d'un bulding !

François releva la tête et regarda la jeune femme avec étonnement.

– Comment savez-vous que je travaille au vingt-deuxième étage ?

Ophélie se mordit la langue, consciente d'avoir trop parlé.

– En réalité, quand je vous ai appelé, j'étais dans une cabine téléphonique au pied de la Préfecture de Nanterre. Naïvement, je voulais vous porter le paquet au bureau. Vous savez, en Dominique, les administrations sont comme les marchés, ouvertes à tous les vents. On y entre, on y sort, on y fait ses affaires et ses emplettes. Je pensais que c'était un peu comme cela chez vous. Quand je suis arrivée à la préfecture, un policier m'a d'abord aiguillé vers le service de l'immigration, pensant sans doute que je venais régulariser une carte de séjour. J'ai pu quand même accéder au service d'information, et là une femme désagréable comme tout m'a posé plein de questions : dans quel service travailliez-vous ? Quel était le motif de ma visite ? Qu'y avait-il dans mon paquet ? Et moi qui pensais que vous étiez quelqu'un d'important ! Je peux vous dire que vous n'êtes qu'un nom et un numéro de téléphone sur un listing informatique... En désespoir de cause, je suis ressortie et je vous ai appelé.

François se laissa aller un franc éclat de rire.

– Vous avez bien fait ! Cela nous donne l’occasion de nous rencontrer dans un cadre plus agréable !

Cette anecdote eut le mérite de dissiper le malaise qui s’était installé entre eux. Et de donner à la conversation un tour plus léger. Ils ne reparlèrent plus de Peter et de son association pour la promotion de la culture caribéenne, de l’hypothétique voyage de François à la Dominique et de ses projets personnels. Ophélia avait encore quelques livres à acheter avant son départ pour Fort-de-France. Et François voulut absolument la charger d’un cadeau pour Peter et sa famille. Il régla la note du restaurant et se proposa d’accompagner la jeune femme jusqu’au Quartier latin, ce qu’elle accepta visiblement avec plaisir. Ils prirent le métro jusqu’à la rue de Rennes, puis ils descendirent le boulevard Raspail jusqu’au Boulevard Saint-Germain. Ophélia avait depuis Londres l’adresse d’une librairie ésotérique, où l’on trouvait des précis d’astrologie, des romans historiques sur l’Ordre des Templiers et des manuels sur les guérisons « naturelles ». C’était évidemment ce dernier rayon qui intéressait la jeune femme. Elle croyait sincèrement qu’au-delà de l’apparence des choses, il y avait un réseau de forces et de courants magnétiques qui nous enserrait, et dont il faut maîtriser le mode d’emploi pour espérer vivre en harmonie avec soi-même. Ce galimatias était servi avec une certaine forme de rigueur scientifique, et François se gardait bien de contredire sa jeune amie. Elle énonçait en effet ses théories mystico-thérapeuthiques avec une telle conviction que François aurait craint de lui faire de la peine. Et puis cela fait des mois qu’il ne s’était pas senti l’esprit aussi léger. Se promener ainsi dans les rues de Paris lui paraissait irréel ! Il avait oublié ses contraintes familiales et professionnelles, ses passions avortées et ses regrets. Il renaissait à la vie, il avait de nouveau vingt ans, il lui semblait que tout était encore possible : prendre le prochain vol pour la Dominique ou un train pour Bamako, demander un rendez-vous au ministre des affaires étrangères pour présenter le projet de Peter ou reprendre le cours d’un manuscrit abandonné ! La présence d’Ophélia suffit à dissiper ses appréhensions et sa pusillanimité. Comme il aurait aimé que ces moments ne s’interrompissent jamais ! Ils entrèrent dans l’épicerie fine du Bon marché, où François acheta deux bouteilles de vin de Bordeaux pour Peter, et des chocolats pour sa famille. Puis ils allèrent prendre un thé dans les salons de l’hôtel Lutétia. L’idée qu’il y avait au-dessus d’eux des chambres qui pouvaient constituer autant d’alcôves à leur félicité germa dans l’esprit de François, mais il chassa bien vite cette pensée corruptrice, désirant que rien ne trouble ce moment de grâce. Ophélia s’émerveilla du confort des fauteuils et du style des serveurs, des boiseries et de l’élégance des clientes, et ils continuèrent leur conversation sur un ton badin, comme s’ils tournaient un film des années trente. Mais le temps passa, inexorablement. Dehors, une nuit d’hiver brumeux tomba sur Paris, les lumières

de la ville s'allumèrent progressivement, des passants se transformèrent en ombres qui glissèrent devant les devantures des magasins et s'engouffrèrent dans les bouches de métro. Tout à coup Ophélie souleva la manche de son pull et regarda sa montre :

– Mon Dieu, déjà dix-sept heures trente ! Et ma tante qui doit m'attendre depuis une heure à mon hôtel ...

François sursauta, comme s'il était brutalement réveillé au milieu d'un rêve et ramené à la triste réalité, ce qui était un peu le cas.

– Vous devez vraiment partir ?

– Oui, je ne pensais pas que le temps passerait aussi vite ! J'ai donné rendez-vous à la sœur de ma mère qui vit à Turin, et qui vient spécialement me voir à Paris. Elle doit m'apporter des cadeaux pour toute la famille...

– Et moi qui vais vous charger un peu plus avec un paquet pour Peter !

– Oh, c'est au contraire un plaisir...

– J'aimerais vous revoir d'ici votre départ ! dit François avec une assurance dont il est le premier surpris.

Le regard d'Ophélie enveloppa François avec tendresse, et ses lèvres formèrent une moue attristée.

– Je crains que cela ne soit pas possible. Nous sommes jeudi et je prends mon avion samedi à midi.

– Je viendrai alors vous dire au revoir à l'aéroport.

– Je ne préfère pas. Je ne supporte pas les adieux dans les aéroports !

Ophélie réprima mal un certain agacement, et François comprit qu'il était inutile d'insister. La jeune femme avait sans doute ses raisons. Ils quittèrent en silence les salons du Lutétia et traversèrent le boulevard Raspail pour gagner la station de métro la plus proche. Un malaise s'était installé entre eux, et François ne savait comme le dissiper. Ils allaient se quitter peut-être pour toujours, et il restait penaud et muet, incapable de prononcer trois mots. Il lui semblait que cet instant résumait toute sa vie : une suite d'occasions manquées, de rendez-vous ratés et de paroles maladroites. Arrivé devant la bouche de métro, au milieu de la foule pressée qui les bousculait, ils restèrent quelques

instants immobiles et silencieux. Ophélia prenait-elle conscience de l'effet produit par ses paroles ? C'était elle en tout cas qui rompit le silence, au grand soulagement de François.

– Merci pour cette agréable après-midi en votre compagnie ! dit-elle.

– Tout le plaisir a été pour moi, répondit François d'un ton un peu convenu. Il faut vraiment remercier Peter de vous avoir choisie comme émissaire de son association !

– Mais vous aurez bientôt l'occasion de le remercier de vive voix. Nous vous attendons très prochainement à la Dominique, n'est-ce pas ?

C'était dit avec une telle ingénuité que François n'arriva pas à cacher son trouble. Fallait-il qu'il gâche ce moment de séparation en évoquant encore les difficultés de l'entreprise ? Ou bien qu'il s'avance à formuler un engagement auquel il ne se plierait pas ? Il esquissa une réponse confuse qui resta bien heureusement clouée au fond de sa gorge.

– Si vous ne le faites pas pour Peter, faites-le alors pour moi ! poursuit Ophélia. Promis ?

– Promis ! dit-il enfin, soulagé qu'elle ait pu lui arracher cette parole.

Elle eut alors un geste aussi beau qu'impulsif. Elle approche son visage du sien, et plaque ses lèvres contre les siennes. Un simple baiser, une pression sur sa bouche fermée qui ne dura que quelques secondes mais qui stupéfia François. Puis la jeune femme se redressa, se retourna vivement et descendit d'un pas allègre les marches du métro. Entre saisissement et ravissement, François resta de longues minutes sur le trottoir, dans la froidure de la nuit, face à cet escalier qui avait englouti Ophélia. Puis il se secoua et se dirigea vers la rue de Rennes. Il prit à contresens le chemin qu'ils avaient parcouru quelques heures auparavant. Il lui sembla que l'endroit était encore tout emplis de la présence d'Ophélia : la librairie ésotérique où ils se s'étaient arrêtés, les vitrines du Bon Marché, la silhouette majestueuse de l'hôtel Lutétia. Et il se laissa enfin aller à cette passion aussi inattendue que violente qui l'étreint depuis le début de l'après-midi, une passion telle qu'il n'en a pas éprouvée depuis de nombreuses années, qui balaya ses doutes, ses appréhensions, ses regrets et ses remords. Une passion qui donnait un nouveau sens à sa vie. Le dessein de son ami Peter lui apparut alors clairement. En confiant à Ophélia cette mission, son ami pressentait ce qui allait se produire : la réminiscence du séjour tropical pour François ; l'admiration secrète qu'Ophélia professait pour l'auteur de « l'initiation de Napoléon Banga » ; la complicité qui

- immanquablement - se nouerait entre eux. L'ancien directeur des affaires scolaires de la Dominique, rompu aux batailles de couloir et aux luttes d'influence, était bien capable d'avoir manigancé tout cela. Plus qu'une bouteille de rhum, c'est une seconde chance qu'il voulait offrir ainsi à François. Et ce dernier, en marchant dans la nuit hivernale, en sourit avec gratitude !

François continua à remonter le boulevard Raspail, puis la rue de Rennes jusqu'à Montparnasse. Il y avait là des cinémas et des cafés, des marchands de journaux et des vendeurs de marrons. Des employés qui s'attardaient à la sortie du bureau et des groupes de jeunes lycéens en goguette, des couples qui se retrouvaient dans l'euphorie et d'autres qui se quittent la mort dans l'âme. François se fit surprendre au changement de feu par une horde de véhicules venant du Boulevard Montparnasse ; il n'eut que le temps de regagner son trottoir, évitant de peu un coursier en mobylette qui se mit à l'injurier. Paris était une ville pleine de dangers ! Sans autre but que de rentrer chez lui, François s'engouffra dans le métro, se perdit dans les couloirs de la station Montparnasse, et finit par se retrouver sur le quai de la ligne 12 « Mairie d'Issy - Porte de la Chapelle », celle-là même qu'il avait empruntée en début d'après-midi avec Ophélia. Un groupe de clochards s'échangeait une bouteille de vin, un accordéoniste roumain comptait sa recette, un homme alertait ses contemporains sur l'imminence d'une guerre nucléaire dans l'indifférence générale. François regretta de ne pas avoir acheté un journal du soir. Peu à peu l'excitation de l'après-midi se dissipa et il retrouva sa lucidité. Qu'il eût le courage de prendre un billet pour la Dominique et de quitter sa famille ne serait-ce que quelques semaines lui paraissait de plus en plus improbable ! Comment affronter le regard de désapprobation muette de Marielle et abandonner Emmanuelle à son silence ? Perturber le tranquille ordonnancement de sa vie et sacrifier sa relative sécurité pour une liberté ô combien plus angoissante ? François savait qu'il ne tiendrait pas sa promesse, qu'il ne donnerait pas suite à cette rencontre et qu'il trahirait une nouvelle fois son ami Peter. Il en éprouva une douleur vive, qui forma une petite boule de nerfs au fond du ventre. Mais, pour l'avoir ressentie de nombreuses fois, il savait aussi que celle-ci ne durerait pas : une soirée difficile, une nuit d'un sommeil lourd grâce à quelques somnifères, une journée encore à flotter dans un malaise indicible. Le retour au vingt-deuxième étage de sa tour serait morose. Sans doute repenserait-il alors avec un pincement au cœur à la remarque d'Ophélia : c'est en effet chose bien étrange que de s'enfermer huit heures par jour dans un blockhaus, de ne respirer que grâce à des colonnes d'air conditionné, et de ne voir le monde qu'à travers une vitre teintée, même par les grandes chaleurs de l'été ! Mais il y avait bien d'autres étrangetés dans sa vie ! Et puis la douleur se dissiperait peu à peu : il y aurait Emmanuelle à aller chercher à la sortie de son institution, le coup de téléphone quotidien à passer à son père, le récit de la journée de Marielle au collège à subir en victime consentante, et l'assemblée générale de l'association à préparer. Le babillage

de la vie reprendrait le dessus. Jacques Brel a raison : « On n'oublie rien, on s'habitue, c'est tout ! ». Peut-être cette rencontre avec Ophélia lui donnerait-elle le courage d'écrire à nouveau ? Oh, pas un roman ! Juste une nouvelle, une simple nouvelle... Compte tenu de la sécheresse de son inspiration depuis des années, cela constituerait déjà une avancée prometteuse, les prémices du grand roman qu'il ambitionnait d'écrire depuis des années. Car il savait depuis longtemps qu'il y a plus de bonheur dans les rêves que dans la vraie vie !